

peut rien savoir tant que ça ne lui est pas arrivé. Pour ceux qui se sont trouvés dans la plus épouvantable situation — c'est-à-dire être amenés à trahir sous la torture —, je pense que ce que nous devons penser d'eux avant tout c'est : évidemment ils trahissaient, évidemment ils ont fait tuer certains de leurs camarades, mais pendant qu'on les torturait il y avait bien quarante-huit millions de Français qui étaient en train de prendre des verres de rouge et de fumer des cigarettes. Alors, après tout, tenons compte d'abord du malheur. En tout cas vous connaissez la phrase : que celui qui est sans péchés...

THIERRY BESNARD BERNADAC, dix-huit ans et demi, classe de terminale, de Bois-Colombes — *L'art peut-il ou doit-il être en dehors des préoccupations politiques, ou bien l'artiste gagne-t-il à être engagé ? Et dans ce cas que lui apporte communisme ou fascisme ?*

A. M. — Ça dépend absolument de l'artiste. On a posé généralement la question comme vous venez de le faire, et je crois qu'elle ne se pose pas comme ça. Je veux dire — la question est très raisonnablement posée —, elle ne se pose pas pour l'artiste de cette façon-là. Je tiens à mettre le moins possible de noms mais, pour être tout à fait clair, je suis sûr que le communisme a été tout à fait positif pour Aragon. Je suis sûr qu'il a été positif pour Choukhov. Mais il ne l'est pas en soi.

Alors que, jusqu'ici, le fascisme n'a été positif pour personne. Là il y a un phénomène extrêmement singulier, c'est que, si nous voyons — il s'agit de totalitarismes — l'élément humaniste du communisme mobiliser un certain nombre d'écrivains et faire partie incontestablement de leur talent ou de leur génie, nous ne voyons rien de semblable dans le fascisme, sauf à quelques exceptions au cinéma. Et encore, ce sont des films faits par des fascistes, ce ne sont pas des films fascistes. Je suis en train de penser essentiellement aux films sur le sport qui avaient été de très grandes réussites allemandes. Mais ce n'était pas des films sur le fascisme. Donc, la réponse est : l'artiste ne sait pas toujours quelles sont les nourritures dont il a véritablement besoin. Et quand la nourriture est passionnelle, il a toujours tendance à croire que c'est autre chose et le légitime raisonnablement. Ce n'est pas la raison qui fait le génie, c'est la passion.

SYLVIANE BOISSARD, dix-huit ans et demi, étudiante en médecine, de Monthey en Suisse — *Monsieur Malraux, dans vos livres vous n'attribuez pas de rôles à la femme, ou alors des rôles restreints. Considérez-vous que la femme soit placée dans des conditions qui ne lui permettent pas de faire valoir toutes ses qualités, ou bien pensez-vous que d'une façon générale elle soit inférieure à l'homme sur le plan de l'action aussi bien intérieure qu'extérieure ?*

MAI 68 parait après.  
Enric Treus médiats.

#110 Callimach 2016

A. M. — Là aussi il y a deux questions — c'est pourquoi je prends note. Dans mes livres cela n'a absolument aucune importance, ça s'est trouvé comme ça. Et je crois que la clé est relativement simple : mes livres se passent à peu près tous dans le combat. Or, on n'y fréquente que les gens qui combattent avec vous. Il n'y a pas une grande différence avec les femmes. Je veux dire : il y a des femmes dans *La Condition humaine* mais, sauf un épisode, elles n'ont pas un rôle particulier ; ce sont des militantes. Et alors là je défendrais mon point de vue, parce qu'à partir du moment où, comme pour Hemingway dans *Pour qui sonne le glas*, on introduit une histoire d'amour dans un combat révolutionnaire, on se fiche du monde ! Si vous êtes dans une histoire d'amour, vous n'êtes pas dans un combat révolutionnaire. Vous savez quand Robespierre rencontre Danton dans le couloir de la Convention et qu'il lui dit : « Tu trahis, Robespierre », et l'autre lui répond : « Imbécile, on ne trahit pas quand on fait l'amour. » Très bien pensé... Donc, c'est en quelque sorte un hasard et ça n'a pas d'importance. Ce qui a de l'importance, c'est la deuxième partie de votre question : « Est-ce que vous pensez la femme inférieure ? » Là-dessus, de nouveau plusieurs remarques. Il y a d'abord un aspect que j'appellerais politique, parce qu'il l'est, où je trouve que toute l'argumentation antiféministe est simplement irrecevable. Autrement dit, les femmes doivent être égales en droit. Cela me paraît tout simplement

irréfutable parce que si l'on décide que les droits doivent être donnés aux gens qui ont le plus de droits, alors il n'y a plus de démocratie. À supposer que les femmes soient inférieures, si on leur retire le droit de vote, il faudrait le retirer aussi à tous les hommes qui ne sont pas nés de chez Renan<sup>1</sup>. Tout ça n'a aucun sens, c'est absolument ridicule. Sur le fond, voici ce que je pense : les hommes sont dans une bonne civilisation pour les hommes parce que c'est eux qui l'ont faite. Et les femmes sont dans une mauvaise civilisation pour les femmes parce que ce ne sont pas elles qui l'ont faite du tout, elles l'ont subie. Vous êtes probablement la première génération qui arrive à s'en délivrer. Et je pense que d'ici trois ou quatre générations, ce qui est très peu à l'échelle du monde, nous allons avoir non pas une nouvelle civilisation plus ou moins féminisée — ça je ne le crois pas du tout — mais la civilisation moderne dans laquelle la femme, ayant pris de plus en plus de droits et d'existence, se trouvera avoir atteint une égalité à laquelle elle donnera des formes. Je veux dire que d'abord vous votez, puis vous avez une plus grande liberté, puis cette liberté vous est aussi reconnue par les autres, et enfin devant tel

1. Allusion à Ernest Renan (1823-1892). Dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883), au chapitre II, « Prière sur l'Acropole », il écrit : « Je suis né, déesse aux yeux bleus, [...] chez les Cimmériens bons et vertueux... » Ce morceau d'anthologie connut un tel succès qu'il fut édité à part. Tout lycéen contemporain de Malraux connaissait ce texte.

ou tel grand problème qui concerne les femmes on se met à prendre leur point de vue et leurs décisions au sérieux. Donc, premier point, il n'y a pas de civilisation mixte, ce n'est pas vrai ; les civilisations dans lesquelles vous vivez sont des civilisations masculines. Second point : la civilisation masculine me paraît en ce moment excessivement atteinte. Troisième point : je ne pense pas que nous allons aboutir à une civilisation féminine, mais je suis persuadé que nous assisterons à une pénétration de la civilisation masculine par les femmes, avec de telles différences que d'ici cent ans il y aura autant d'écart avec ce que vous vivrez qu'il peut y en avoir entre aujourd'hui et 1800. Et vous savez, quand vous prenez la journée d'une femme de huit heures du matin jusqu'à onze heures du soir en 1800 ou en 1967, ça fait de jolies différences !

LA MÊME — *Est-ce que vous pensez qu'une femme n'est pas capable de se battre à mort comme un homme, par exemple ?*

A. M. — Elles ont toujours montré qu'elles étaient capables de se battre à mort ! Ce sont de purs préjugés. En définitive pourquoi faisait-on que les femmes ne soient pas soldats ? Parce que l'armée était formée essentiellement de gens forts. Or, si je ne pense pas du tout que les femmes aient moins de valeur morale que les hommes, elles ont en revanche beaucoup moins de force physique.

Ce n'était pas la peine de mettre les femmes dans les armées parce qu'elles se seraient fait tuer tout de suite. Mais à partir du moment où il s'agit d'avoir des mitraillettes, vous avez aussi bien vu que moi comment ça s'est passé en Israël. Et la Chine. Non, non : soyez mixienne.

MARIE-CHRISTINE JARRY, dix-huit ans, étudiante en sciences politiques, de Sèvres — *En classe de philosophie, quand on aborde le problème de l'existence de Dieu, on vous classe avec Kant dans la catégorie des agnostiques. Je voudrais savoir si pour vous il en est de même que pour Kant, c'est-à-dire que vous ne savez définitivement pas si Dieu existe, ou si vous cherchez une réponse.*

A. M. — La question se pose en termes tout à fait différents pour Kant et pour moi, parce que « Dieu » était pour lui un terme accepté. Alors qu'avant tout une phénoménologie sérieuse de la religion commencerait par poser le terme « Dieu » comme question. Kant a été amené à ces réflexions par la réflexion elle-même. Moi j'ai été amené à la réflexion religieuse par le fait de vivre dans des parties du monde différentes. Si on avait demandé à Kant : « Est-ce que par Dieu vous entendez créateur ? », il est évident qu'il aurait répondu : « Mais bien entendu. » Or, prenons garde que pour la moitié de la terre Dieu n'est pas créateur. Pour le bouddhisme, Bouddha n'est pas créateur du monde. Et même pour l'Inde, Dieu sait ce qu'il